

J. E. RENAN.

LA VIE MONASTIQUE.

L'auteur de *l'Imitation* ne sortit jamais de sa cellule de Verceil... Que je voudrais être peintre pour le montrer tel que je le conçois, doux et recueilli, assis en son fauteuil de chêne, dans le beau costume des bénédictins du Mont-Cassin ! Par le treillis de sa fenêtre, on verrait le monde revêtu d'une teinte d'azur, comme dans les miniatures du quatorzième siècle ; au premier plan, une campagne parsemée d'arbres, légers à la manière du Pérugin ; à l'horizon, les sommets des Alpes couverts de neige... Ainsi je me le figurais à Verceil même, en feuilletant les manuscrits maintenant déposés au Dôme, et dont plusieurs peut-être ont passé par ses mains.

La vie monastique, entre beaucoup de fruits excellents, avait l'avantage de soustraire à la vulgarité quelques âmes choisies, destinées à une mission spéciale d'enseignement religieux ou moral. Les hommes ne placent pas haut ce qu'ils voient à leur niveau. Pour exercer sur eux une grande action morale, religieuse, politique même, dans le sens élevé du mot, il ne faut pas trop leur ressembler. Ce don cruel, qui condamne à l'isolement l'homme voué au culte d'une idée, se décèle de bonne heure par un certain embarras qui le fait paraître gauche, déplacé, ennuyé au milieu des autres. On voit qu'il vit haut et qu'il a peine à s'abaisser ; il ne sait pas dire les choses vulgaires ; sa réserve excite chez les personnes ordinaires un sentiment de respect mêlé d'une certaine antipathie. La vie religieuse, aux époques où les croyances qu'elle suppose pouvaient convenir à des esprits cultivés, était un excellent asile pour ces âmes-là. Une personne qui avait passé de la vie religieuse à la vie séculière me disait qu'elle fut d'abord frappée de rencontrer

en dehors du cloître beaucoup plus d'esprits élevés et sérieux qu'on ne le lui avait fait croire, mais aussi qu'elle fut surprise de trouver en général le monde si commun, préoccupé de soins de ménage et d'une foule de choses qui n'ennoblissent pas. Je ne voudrais pas exagérer l'importance de cette espèce de gentilhommerie spirituelle, sans laquelle on peut fort bien être un homme utile et même un honnête homme. Mais il est certain qu'en perdant les institutions de la vie monastique, l'esprit humain a perdu une grande école d'originalité. La distinction s'acquiert également par la pratique d'une aristocratie intellectuelle et par la solitude. Or, tout ce qui a contribué à maintenir dans l'humanité une tradition de noblesse morale est digne de respect et, en un sens, de regrets, lors même que ce résultat a dû être acheté par beaucoup d'abus et de préjugés.

L'ESPRIT INDUSTRIEL.

L'antiquité, douée d'un tact si délicat, avait établi une lumineuse distinction en donnant le nom de libéraux aux arts qui ennoblissent, et de serviles à ceux qui n'ennoblissent pas. Certes, l'antiquité se trompa et pécha gravement en frappant d'une sorte d'ignominie la chose du monde la plus honnête et la plus estimable, le travail. Croira-t-on que, de faute en faute, elle en vint à envisager l'industriel lui-même comme une sorte de produit que l'on fabriquait et vendait ? La principale source de la fortune de Crassus fut le profit qu'il tirait de ses esclaves, auxquels il faisait apprendre toute sorte de métiers : orfèvres, ciseleurs, écrivains, grammairiens, et qu'il revendait ensuite avec d'immenses bénéfices. Cela nous révolte à bon droit ; mais prenons garde de commettre à notre tour des confusions non moins graves. Le travail professionnel et l'industrie sont des choses bonnes, et par conséquent honorables ; mais ce ne sont pas des choses libérales. L'utile n'ennoblit pas : cela seul ennoblit qui suppose dans l'homme une valeur intellectuelle ou morale. La vertu, le génie, la science, quand elle est désintéressée

et n'a pour objet que de satisfaire le désir qui porte l'homme à pénétrer l'énigme de l'univers, la valeur militaire, la sainteté, voilà des choses qui ne correspondent qu'aux besoins moraux, intellectuels ou esthétiques de l'homme : tout cela peut ennoblir.... Mais ce qui est simplement utile n'ennoblira jamais. Je vois sur le front de ce palais éphémère, à côté de noms immortels dans la science, des noms, honorables sans doute, d'industriels qu'on veut inscrire au livre d'or de la gloire; ils n'y tiendront pas. L'industrie rend à la société d'immenses services, mais des services qui, après tout, se payent par de l'argent. A chacun sa récompense : aux hommes utiles selon la terre, la richesse, le bonheur dans le sens terrestre, toutes les bénédictions de la terre; au génie, à la vertu, la gloire, la noblesse, la pauvreté. L'homme de génie n'a droit qu'à une seule chose, c'est qu'on ne lui rende pas la vie impossible ou insupportable; l'homme utile n'a droit qu'à une seule chose, c'est d'être récompensé dans l'ordre de ses services. Cela est si vrai, que, parmi les industriels, les seuls qui aient vraiment forcé les portes du temple de la gloire, sont ceux qui ont été persécutés ou méconnus. Il est souverainement inique que Jacquart n'ait pas été riche, et, parce qu'il a vécu pauvre, la gloire lui a été justement décernée. En effet, les qualités qui font l'industriel n'excluent nullement, mais ne supposent pas nécessairement une grande élévation morale, et la pauvreté de Jacquart prouve plus pour son caractère que l'invention même à laquelle son nom est rattaché.

C'est donc une tentative d'avance condamnée que l'effort par lequel certaines personnes, animées des meilleures intentions, ont essayé de nos jours d'attacher à des choses utiles et honnêtes, mais sans élévation, les idées de gloire, d'éclat, de poésie, que le passé a réservées pour les grandes choses qui font prendre en estime les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Hâtons-nous de le dire, il n'est question ici que de la distinction extérieure, et non de la noblesse intérieure, qui est indépendante de toute condition et ne résulte que de la valeur morale de la personne, de ses mérites devant Dieu, comme on dit dans le langage chrétien. Le monde est obligé de juger par le dehors et sur l'étiquette; or, ce jugement est bien souvent trompeur. Je suis persuadé que les plus belles âmes ont été et resteront toujours inconnues; car, lors même qu'elles ne

se cacheraient pas, le monde ne saurait pas les reconnaître. La considération ne peut donc, si ce n'est dans un cercle de personnes très-réduit (et au fond c'est là tout ce qui importe aux âmes délicates et élevées), se fonder sur le mérite réel, mais sur des marques extérieures qui, jusqu'à preuve du contraire, seront censées être des indices de noblesse. Or, à ce point de vue, on ne peut nier que toutes les présomptions ne soient en faveur des professions désintéressées. Les préjugés qui, dans l'ancienne société française, faisaient attacher moins de faveur aux professions lucratives, et qui interdisaient tout commerce et toute industrie aux gentilshommes, étaient poussés sans doute à de fâcheuses exagérations; mais, comme la plupart des préjugés, ils reposaient sur quelque secrète raison : ils renfermaient une profonde notion de l'équilibre de la société, et entraînaient peut-être moins d'inconvénients que l'opinion qui tendrait à faire envisager la richesse et l'utilité comme la règle de la hiérarchie sociale, si cette opinion venait universellement à prévaloir.

Voilà ce que ne comprennent point assez les personnes qui, frappées des grands progrès industriels de notre temps, s'imaginent que de tels progrès signalent une révolution dans l'esprit humain. Ces personnes prennent l'accessoire de la civilisation pour le principal; si la philosophie de l'histoire leur était plus familière, elles verraient que la perfection des arts mécaniques peut s'allier à une grande dépression morale et intellectuelle. Je ne prétends pas que ce soit là le cas de notre temps : aucun siècle n'a eu des esprits aussi étendus, aussi cultivés que le nôtre ni en aussi grand nombre; aucun siècle n'a vu si finement et n'a serré de si près la vérité en toute chose. Mais ce progrès ne s'est réalisé que dans un très-petit nombre d'hommes, et leur élévation même n'a servi qu'à les isoler. La tête semble de plus en plus perdre le gouvernement des choses. C'est en ce sens que la physionomie générale de notre temps est bien moins noble que celle d'autrefois. Le monde renferme en réalité plus d'élévation intellectuelle et morale que jamais; mais les parties nobles n'occupent plus le premier rang, et cèdent la suprématie à des intérêts secondaires.

L'antiquité a exprimé cela dans un mythe que je voudrais voir représenté en symbolique histoire par le pinceau de Cornélius ou de

Kaubalch. Elle rêva un peuple d'Atlantes, issu du commerce des dieux et des hommes, vivant heureux par l'industrie et doué d'une prodigieuse habileté pour les travaux matériels. Ce qu'il y avait de divin dans leur origine empêcha quelque temps leur bonheur tout profane de dégénérer en nullité ; puis, l'élément divin s'affaiblissant peu à peu, ils tombèrent au-dessous de l'homme. Jupiter balaya cet insignifiant petit monde par des tremblements de terre et des inondations, et il n'en resta qu'un océan boueux, où les dernières traces de cette activité frivole furent ensevelies. Que de gens de nos jours dont l'idéal ne dépasse pas le bonheur des Atlantes, un bonheur plat et vulgaire, un âge de plomb ou d'étain, qui ferait regretter l'âge de fer, où, toute beauté morale ayant disparu, toute pensée étant émoussée, il ne resterait plus pour remplir la vie que le plaisir ! Le plaisir, c'est trop dire : le plaisir suppose de l'activité, de l'éveil ; les siècles sérieux et austères ont été plus gais que le nôtre. Ce qui survivrait, ce serait la sottise, contente d'elle-même, s'épanouissant à son aise au soleil et procédant sans regrets aux funérailles du génie.

P. P. ROYER-COLLARD.

UNE LOI SUR LE SACRILÈGE.

Fragments de discours.

Les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre : là s'accomplissent leurs destinées, là se termine leur justice imparfaite et fautive, qui n'est fondée que sur le besoin et le droit qu'elles ont de se conserver. Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible. Ce sont les croyances religieuses, grandeur de l'homme, charme de la faiblesse et du malheur, recours inviolable contre les tyrannies d'ici-bas. Reléguée à jamais aux choses de la terre, la loi humaine ne participe point aux croyances religieuses : dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend ; au delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. Comme la religion n'est pas de ce monde, la loi humaine n'est pas du monde invisible ; ces deux mondes, qui se touchent, ne sauraient jamais se confondre : le tombeau est leur limite.

La croyance du chrétien est pour lui la vérité, la vérité qui vient de Dieu, que Jésus-Christ a enseignée aux hommes, et dont il a confié la prédication à ses apôtres et à leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles. Les gouvernements sont-ils les successeurs des apôtres, et peuvent-ils dire comme eux : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous ? » S'ils ne l'oseraient, et sans doute ils ne l'oseraient, ils ne sont pas les dépositaires de la foi, et ils n'ont pas reçu d'en haut la mission de déclarer ce qui est vrai en matière de

religion, et ce qui ne l'est pas. Dira-t-on que ce n'est pas là ce que fait le projet de loi ? Je réponds que c'est là précisément ce qu'il fait, puisque la vérité du dogme de la présence réelle est le titre du sacrilège, et que le sacrilège est le titre du supplice. Dira-t-on que ce n'est pas de son autorité, de sa propre inspiration et par sa propre énergie, que la loi déclare le sacrilège, mais qu'elle l'a reçu de l'Eglise catholique, et que, loin de commander en cette occasion, elle obéit ? On ne fait que déplacer l'usurpation, et la confusion de deux puissances subsiste. Si ce n'est plus la puissance civile qui dicte la loi religieuse, c'est la puissance religieuse qui dicte la loi civile : contre la parole du divin Maître, elle est de ce monde.

J'attaque la confusion, non l'alliance. Je sais bien que les gouvernements ont un grand intérêt à s'allier à la religion, parce que, rendant les hommes meilleurs, elle concourt puissamment à l'ordre, à la paix, et au bonheur des sociétés. Mais cette alliance ne saurait comprendre de la religion que ce qu'elle a d'extérieur et de visible, son culte, et la condition de ses ministres dans l'État. La vérité n'y entre pas ; elle ne tombe ni au pouvoir ni sous la protection des hommes. De quelque manière donc que l'alliance soit conçue, elle est temporelle, rien de plus ; et c'est pourquoi elle varie à l'infini, réglée par la prudence selon les temps et les lieux, ici très-étroite, là très-relâchée. Il y a des religions d'État, des religions dominantes, des religions exclusives ; tout cela est du langage grossier de la politique humaine. Est-ce qu'on croit par hasard que les États ont une religion comme les personnes, qu'ils ont une âme et une autre vie où ils seront jugés selon leur foi et leurs œuvres ? Ce serait une absurdité ; toute l'immortalité de Rome et d'Athènes est dans l'histoire. Est-ce qu'on oserait prétendre que les États ont le droit, entre les diverses religions qui se professent sur la terre, de décider laquelle est la vraie ? Ce serait un blasphème. Il ne s'agit donc, dans les religions d'État, ou dominantes, ou exclusives, que des cultes plus ou moins autorisés, plus ou moins privilégiés, et de l'établissement plus ou moins politique de leurs ministres, jamais de la vérité, qui s'échappe toujours de ces transactions. Nous savons que Jésus-Christ n'a rien changé à l'ordre public des sociétés, qu'il n'a rien retiré aux gouvernements de la terre et ne leur a rien attribué ; nous lisons dans l'Évangile qu'il les a laissés et respectés tels qu'ils

étaient établis, parce que son royaume n'était pas de ce monde. Ce qu'ils sont, ils l'ont toujours été ; ce qu'ils n'étaient pas avant Jésus-Christ, ils ne le sont pas devenus. Si donc aujourd'hui les religions d'État sont nécessairement la vérité, il en a toujours été ainsi, et Claude, mis au rang des dieux par le sénat romain, a été vraiment dieu. Entre Dioclétien et les chrétiens, nul doute que l'erreur était du côté de ceux-ci, la vérité du côté de Dioclétien. Et sans sortir de la loi que nous discutons, depuis trois siècles que la religion chrétienne est malheureusement déchirée en catholique et protestante, le dogme de la présence réelle n'est vrai qu'en deçà du détroit, il est faux et idolâtre au delà. La vérité est bornée par les mers, les fleuves et les montagnes ; un méridien, comme l'a dit Pascal, en décide. Il y a autant de vérités que de religions d'État ; bien plus : si dans chaque État, et sous le même méridien, la loi politique change, la vérité, compagne docile, change avec elle. Et toutes ces vérités contradictoires entre elles sont la vérité au même titre, la vérité immuable et absolue, à laquelle, selon votre loi, il doit être satisfait par des supplices, qui, toujours et partout, seront également justes. On ne saurait pousser plus loin le mépris de Dieu et des hommes, et cependant telles sont les conséquences naturelles et nécessaires du système de la vérité légale ; il est impossible de s'en relever, dès qu'on admet le principe....

J'ai fait voir que ce principe est impie au plus haut degré, en ce qu'il rend toutes les religions tour à tour également vraies, et que, faisant l'homme auteur de la liberté religieuse, il se fait Dieu. Comme il procède de l'insolence naturelle de l'homme, à qui toute domination est chère, mais surtout celle des esprits et des consciences, il se résout infailliblement dans un appel brutal à la force. Deux sortes de défenseurs ne lui manqueront jamais : les uns, politiques sans probité, qui, ne concevant la religion que comme un instrument de gouvernement, pensent que ce sont les lois qui donnent à cet instrument toute son énergie ; il ne leur est pas dû de réponse ; les autres, amis convaincus de la religion, mais dont le zèle sans science se persuade qu'elle a réellement besoin de l'appui de la force, et que si on la désarme des peines temporelles, elle est en péril. A ceux-ci, il faut répondre hardiment qu'ils ne connaissent pas la religion ; que ces pensées basses sont indignes d'elles ; qu'elle

méprise la force, et qu'elle a surtout horreur de la protection abominable des cruautés et des supplices.

Nous sommes ici au-dessus du raisonnement. Nous avons l'autorité décisive d'un fait immense, qui ferme à jamais la bouche aux apologistes de la force, aux défenseurs des religions légales : c'est l'établissement du christianisme, dont l'histoire est présente à vos esprits. Aussi longtemps qu'il a contre lui la force, il triomphe et il répand, avec ses doctrines, des vertus jusque-là inconnues à tous les peuples de la terre. Dès qu'il s'est assis sur le trône, il décline ; la pureté de sa discipline toute céleste s'altère, et les mœurs se corrompent ; les saints docteurs gémissent, et redemandent éloquemment la rigueur des premiers temps....

Maintenant, messieurs, élevons-nous plus haut, et remontons à la source divine de cet esprit de douceur et de charité qui animait les saints évêques des premiers siècles, non-seulement envers les hérétiques et les excommuniés, mais envers les criminels quels qu'ils fussent, et qui rendait, comme le dit encore Fleury, l'Église aimable même aux païens.

Un bourg des Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus, Jacques et Jean, ses disciples, lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et qu'il les dévore? » Mais, se retournant, il leur fit réprimande et leur dit : « Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes appelés. *Nescitis cujus spiritus estis*. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. »

Voilà, messieurs, la vocation de l'Église : elle a été appelée par Jésus-Christ à sauver les hommes et non à les dévorer par le feu du ciel, ce qui explique le système admirable de son code pénitentiel, tout médicinal, dit saint Augustin, et tout occupé de détruire non l'homme, mais le péché, afin de préserver le pécheur des peines éternelles qui sont sans remède. Au-dessus de ce code, s'élève et règne le dogme d'une autre vie, où Dieu manifestera sa justice, qu'il cache et suspend dans celle-ci ; ce dogme, en effet, est l'âme de la politique religieuse, et il s'oppose invinciblement à la précipitation des supplices. J'ai prouvé que si on met la religion dans la loi humaine (et on l'y met par le crime de lèse-majesté divine), on nie toute vérité religieuse ; je prouve en ce moment que, si on met

dans la religion la peine capitale, on nie la vie future. La loi proposée, qui fait l'un et l'autre, est donc à la fois impie et matérialiste. Elle ne croit pas à la vie future, cette loi qui anticipe l'enfer, et qui remplit sur la terre l'office des démons ; il faudrait, selon Fleury, commencer par l'instruire et la convertir.

S. U. SILVESTRE DE SACY.

L'ÉVANGILE.

Quel livre répond mieux à tous les instincts religieux de l'âme humaine? Un enfant le comprend, et jamais la science et le génie des plus pénétrants n'en épuiseront la profondeur. Entrez le dimanche dans une paroisse de village, au moment où le prêtre lit à son auditoire l'évangile du jour en français. Quelle attention! Quel recueillement! Hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous ont les regards tournés vers le prêtre. Je ne sais quelle lumière nouvelle brille dans les yeux les moins intelligents. Ces fronts, habituellement courbés sur la bêche ou sur la charrue, se relèvent pour entendre la sainte parole. Ce ne sont plus de pauvres laboureurs, épuisés par le travail de chaque jour et n'ayant une âme que pour penser aux besoins matériels de leurs corps. On dirait qu'alors seulement ils se souviennent de leur origine céleste, et qu'ils se sentent enfants de Dieu : ce sont des hommes! Le récit des plus grands miracles les ravit sans les étonner. Les œuvres de Dieu les plus merveilleuses semblent n'avoir rien que de familier pour eux. Ne sont-ce pas, en effet, les pasteurs de Bethléem qui ont été les premiers saluer l'Enfant divin dans la crèche, et auxquels il a été donné d'entendre le céleste cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté? » N'est-ce pas le long des campagnes, au bord des grands lacs, dans le désert où le suivait une multitude affamée de l'entendre, que Jésus-Christ répandait avec le plus de complaisance sa doctrine et ses miracles? Ces paraboles, pleines de mystères, n'en ont pas pour ces pauvres gens. Ils en pénétrèrent le sens avec une satisfaction naïve.

Tout y est emprunté à leur vie rustique, aux images que leur offrent leurs travaux de tous les jours.

C'est le semeur qui sort pour semer la parole : ce qui tombe sur un terrain aride se sèche et se flétrit; les ronces et les épines, les soins et les soucis de la vie, étouffent la semence et l'empêchent de monter en épis; la bonne terre, le cœur doux et sincère, s'ouvre à la semence céleste, la reçoit et l'embrasse avec joie, et la reproduit au centuple. La moisson est mûre : le père de famille ordonne à ses serviteurs de recueillir le bon grain et de le serrer dans ses greniers. Quant aux mauvaises herbes que le père de famille a laissées croître jusqu'au temps de la moisson pour ne pas arracher le blé avec elles : « Coupez-les, liez-les en bottes, et qu'elles soient jetées dans un feu qui ne s'éteindra jamais! » Quelle consolation et quelle épouvante! Rien de trop élevé pour ces hommes simples dans la doctrine évangélique. Ils comprennent avec leur cœur. Et cette morale, si rigoureuse en apparence, si rude aux riches, si fâcheuse aux puissants et aux heureux de ce monde, comment ne l'aimeraient-ils pas? Elle n'a que des bénédictions pour eux. Lisez donc l'Évangile en villageois et en enfant, si vous voulez n'y pas rencontrer de pierre de scandale. Tout s'y éclairera d'une incomparable lumière. La simplicité du cœur, la droiture de l'esprit ne sont pas attachées à la condition; et la bénédiction de Jésus-Christ sera aussi pour vous : « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants et que vous les avez révélées aux simples! »